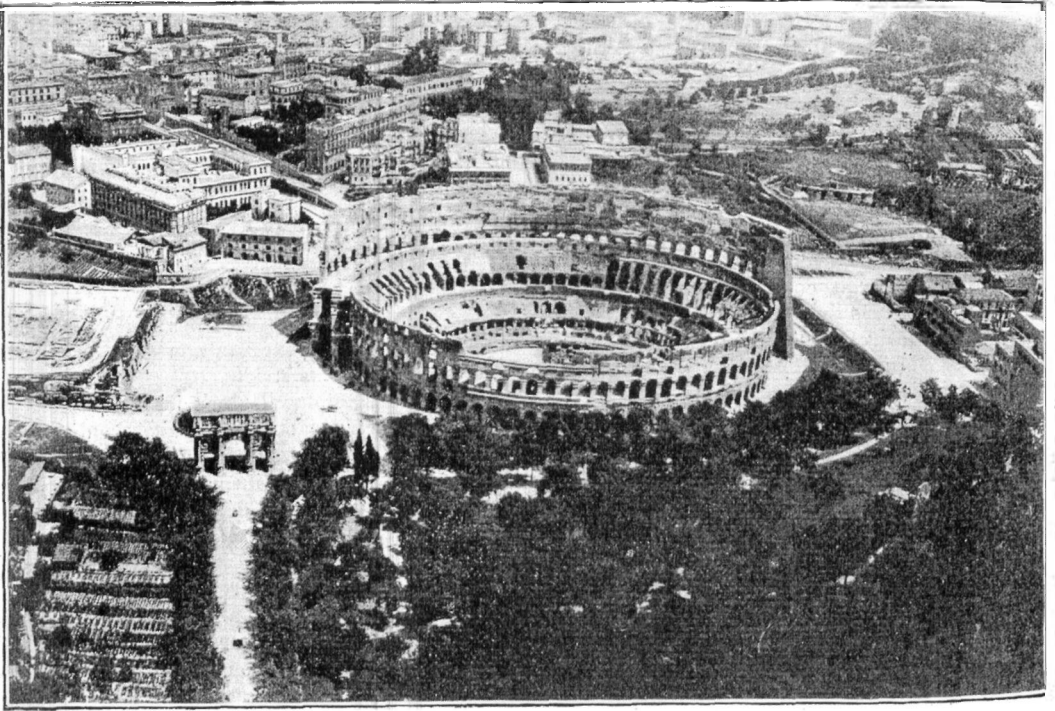


## Un témoin de l'histoire : le Colisée.

De tous les monuments anciens dont Rome est si riche et si justement fière, le Colisée est l'un de ceux qui émeuvent davantage l'âme catholique, car il garde jalousement le souvenir des heures persécutrices et semble porter encore les traces précieuses du sang virilement

versé sur le sable de son arène par nombre de glorieux martyrs.

Il s'élève non loin du Forum, au pied du Palatin, de l'Esquilin et du Cœlius, et, bien que profondément ravagé par les outrages du temps et les barbaries de l'homme, il con-



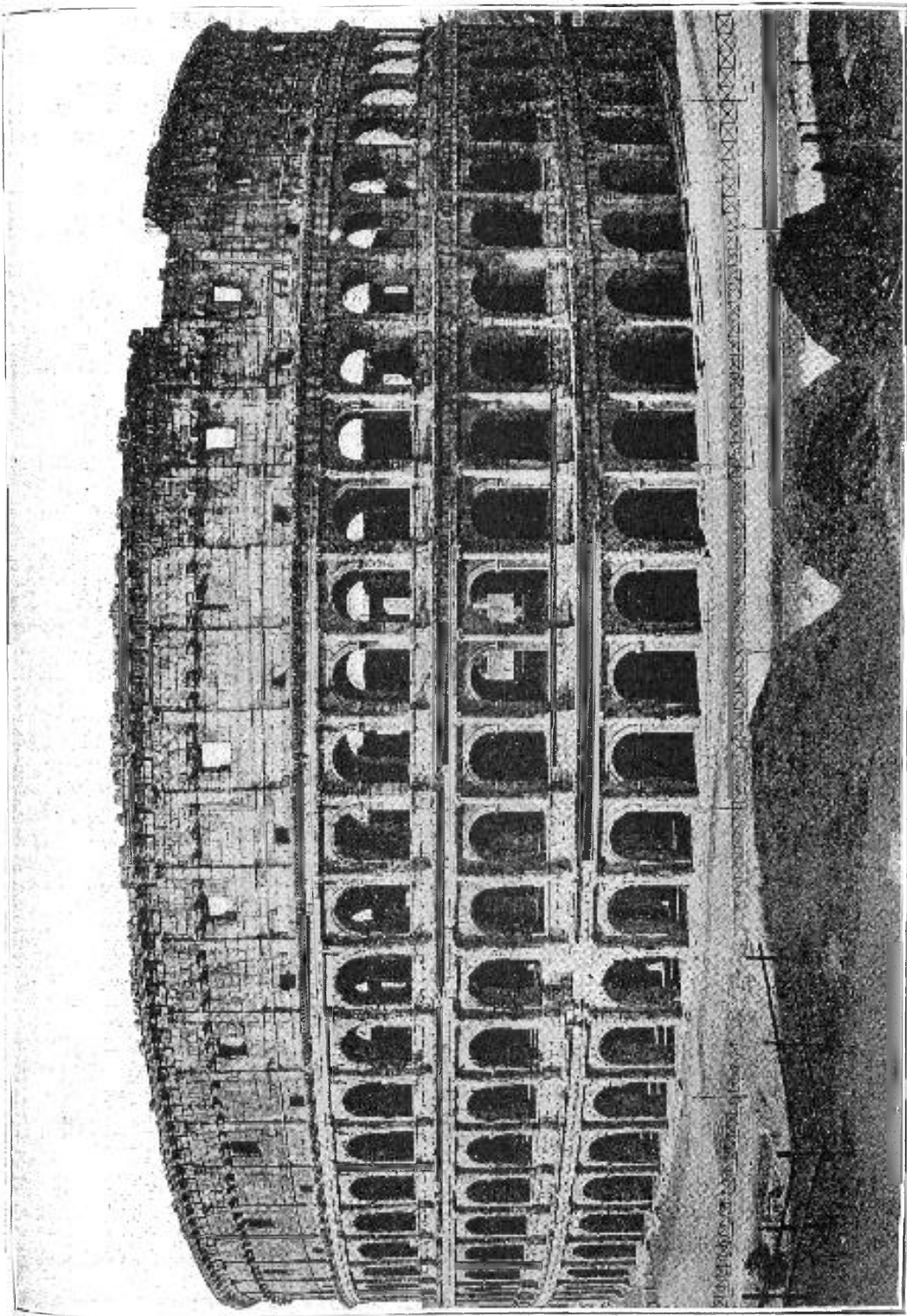
Vue du Colisée, prise en ballon.

*L'arc de triomphe que le lecteur aperçoit à sa gauche est celui de Constantin; plus à gauche encore, les premières élévations du Palatin; au premier plan à droite, le Jardin botanique par où l'on se rend au Cœlius; dans le fond, le mont Esquilin.*

serve encore une majestueuse allure. Au Nord-Est, c'est-à-dire vers le mont Esquilin, quatre étages subsistent encore; sur la face opposée, le quatrième et, en plus d'un point, le troisième étage ont disparu. A l'intérieur les gradins sont fort endommagés, l'arène est creusée par les fouilles, mais la masse énorme qui demeure suffit à démontrer ce que fut au temps de sa splendeur cet amphithéâtre, le plus vaste du monde.

Il fut construit de l'an 72 à l'an 80 par les soins des empereurs Flaviens, Vespasien et

Titus, d'où il tira le nom, sous lequel il fut longtemps désigné, d'amphithéâtre Flaviens. L'emplacement choisi pour l'édification de cette œuvre immense était celui où Néron, de folle et sanglante mémoire, avait, au milieu de ses jardins, fait établir un lac artificiel. Le choix était judicieux: en desséchant ce lac inutile, Vespasien rendait à la ville de Rome l'eau des aqueducs; en élevant un cirque, il permettait aux Romains une largesse nouvelle de ces jouissances immorales que ce peuple léger appréciait davantage après sa nourriture qu'



L'extérieur de l'amphithéâtre Flavien.

(Cliché Yasari.)

tidienne : les jeux. C'était pour les Flaviens un double appel à la faveur populaire.

On remarquera que cette construction fut entreprise presque au lendemain de la prise de Jérusalem par Titus. Les prisonniers ne manquèrent pas qui furent contraints à élever de leurs mains, sous le fouet du vainqueur, l'immense amphithéâtre. Des milliers même moururent à la tâche. Mais la civilisation païenne n'avait cure de ces existences ; son principal souci était que l'œuvre fût vite achevée et qu'elle fût belle. L'un et l'autre se rencontrèrent. Dès l'an 80, quelques mois après la mort de Vespasien, l'empereur Titus fit solennellement la dédicace du monument. Si nous en croyons les historiens du passé, ces fêtes durèrent plus de cent jours ; des milliers de fauves et des milliers de gladiateurs y prirent part. Ce fut du délire.

D'ailleurs à la splendeur des fêtes le cadre était égal. La hauteur du mur d'enceinte, construit en ellipse, était de 50 mètres au moins. La circonférence mesurait plus de 500 mètres et sur les gradins pouvaient prendre place plus de 50 000 spectateurs ; certains auteurs ont prétendu même que parfois près de 100 000 Romains étaient venus simultanément assister aux jeux.

Pour mieux entendre la disposition du Colisée, il faut se rappeler comment était constitué l'amphithéâtre romain. Au centre s'ouvrait l'arène où se donnaient les jeux et se livraient les combats. Au-dessous et à côté s'ouvraient les loges où l'on gardait les fauves et les couloirs par lesquels on les faisait entrer. L'arène était cerclée d'un fossé rempli d'eau, au delà duquel s'élevait un mur d'environ cinq mètres soutenant le *podium*, galerie réservée aux gens de distinction ; puis, au-dessus, s'étagaient les sièges attribués au public dont les rangées communiquaient entre elles et avec les sorties par des escaliers intérieurs.

Là, aux jours de grandes solennités, les représentants du peuple romain tout entier venaient s'asseoir. On y voyait l'empereur et sa cour, les vestales, le sénat, les chevaliers, les nobles, les plébéiens. Tous avec un égal plaisir applaudissaient à l'égorgement des victimes, même humaines, et, par un raffinement suprême de barbarie, demandaient à ces dernières des avoir tomber avec grâce. Voici, empruntée aux *Trois Rome* de M<sup>gr</sup> Gaume, la description de l'une de ces fêtes, donnée

par l'empereur Trajan pour célébrer la fin de l'an 107, cette solennité même qui se termina par le supplice du glorieux martyr d'Antioche, saint Ignace.

Au lieu de sable, l'arène est couverte de vermillon ; l'autel de Jupiter est paré ; le vase du victimaire et le couteau sacré brillent près du trépid fumant. Au-dessus de nos têtes les *manuales* se glissent légèrement sur les cordages du *velarium*, préparent les poulies, disposent les jets d'eau parfumés. Sous nos pieds, les lions, les panthères, les ours rugissent dans les *carceres* et font trembler le Colisée tout entier. La porte impériale s'ouvre ; le préteur s'avance, drapé dans son manteau de pourpre, rattaché sur l'épaule droite par un bouton d'or ; il monte sur le *podium* et vient prendre la place d'honneur, car l'empereur est en Orient ; il est suivi des vestales, vêtues de blanc, du sénat en manteau blanc rehaussé d'or. Tous les portiques sont ouverts ; 87 000 spectateurs garnissent les degrés de l'amphithéâtre, 12 000 regardent du haut de la terrasse. Entre le premier et le dernier portique, les matrones et leurs filles, étincelantes de pourpre, d'or et de diamants, forment une éblouissante ceinture autour de l'amphithéâtre. Tout à coup un grand silence s'établit : le prêtre de Jupiter *Latiare* s'avance par la porte qui regarde l'arc de Tite. Un *Pontificius* (1) tenu par des prétoriens est au pied de l'autel : on l'étend, le *Flamen dialis* a saisi le couteau ; la victime est égorgée ; Jupiter est content, et les jeux peuvent commencer.

Aussitôt la musique fait entendre de bruyantes fanfares, et, sous la porte par où le prêtre est entré, apparaissent les *venatores*, armés pour combattre les bêtes. Ils sont rangés sur deux lignes, ils ont un fouet à la main, dont ils frappent chacun un coup sur les infortunés qui passent nus au milieu d'eux : ce sont les *bestiarii*, victimes dévouées aux bêtes. On ne peut les compter, tant elles sont nombreuses ! La plupart sont de pauvres fugitifs, des prisonniers de guerre, des chrétiens et des chrétiennes, jeunes enfants et vieillards blanchis par les années. Précédées d'un héraut, elles font le tour de l'arène, et en passant devant la tente de l'empereur elles s'inclinent en disant : « *Cæsar, morituri te salutant*. César, ceux qui vont mourir te saluent. »

Cependant on divise la troupe par petites bandes, on ne veut pas qu'elle soit égorgée d'un seul coup, il faut prolonger le plaisir. Ceux qui doivent mourir les premiers restent dans l'arène, attachés à des poteaux ou enveloppés dans des filets ; les autres sont mis en réserve dans les *carceres*. Tous les spectateurs sont impatients. Les vestales, qui le croirait ? les vestales donnent le signal du carnage. Les herses sont levées : les lions, les

(1) Victime humaine.

ours, les panthères, piqués, brûlés par les gladiateurs, s'élancent furieux dans l'amphithéâtre. Et voilà des têtes, des bras, des jambes broyés, des entrailles déchirées qui ensanglantent l'arène et le podium. Le peuple a bu le premier sang, mais il n'est pas enivré, et il veut l'être. Le combat continue, chaque troupe de *bestiaires* paraît à son tour. Les émotions deviennent plus vives, plus agréables. Le sénat, les vestales, les matrones, les spectateurs, demandent en trépignant de nouvelles bêtes et de nouvelles victimes. La liste funèbre est épuisée: il n'y a plus de chair humaine à déchirer, pour le peuple plus de sang à boire.

Que dis-je? Si les *bestiaires* sont morts, les gladiateurs restent; on va leur préparer la place. Les lions et les panthères rentrent dans leurs loges. Les *confecteurs*, armés de crocs, entraînent les cadavres dans le *spoliarium*. Deux de leurs chefs se promènent dans la vaste enceinte libitinaire: l'un s'appelle Mercure, l'autre Pluton, parce qu'ils portent les insignes de ces divinités. Mercure touche les corps avec un caducée de fer incandescent, pour reconnaître ceux qui conservent encore quelques principes de vie; Pluton assomme avec un maillet les malheureux que n'attend aucun espoir de guérison. Aux *confecteurs* succèdent dans l'arène de jeunes et beaux esclaves, élégamment vêtus, qui viennent retourner avec des râteaux la poussière ensanglantée.

Pendant cette opération, les tuyaux ménagés avec art dans toutes les parties de l'amphithéâtre distillent sur les spectateurs une rosée odorante qui rafraîchit l'air et corrige l'âcre parfum du sang. Comme un immense éventail, le *velarium* brodé d'or ondoie au-dessus des têtes; des symphonies et des chants mêlés à un orchestre de mille instruments; cent bouffons, aux costumes et aux manières les plus bizarres, les plus étranges, amusent le peuple, impatient de nouveaux combats.

Enfin voici les gladiateurs: ils arrivent sur des chars brillamment peints de diverses couleurs, et font le tour de l'amphithéâtre: *Cæsar, morituri te salutant*, crient-ils tous ensemble en passant devant la tente de l'empereur. Ils mettent pied à terre et se répandent dans l'arène. Leur vêtement se compose d'un *subligaculum*, pièce d'étoffe rouge ou blanche, pendant en draperie sur les cuisses, relevée sur les hanches et fixée autour du corps par une brillante ceinture de cuivre ciselé. Un cothurne de cuir bleu ou une bottine de bronze, *ocrea*, forme leur chaussure: le reste du corps est entièrement nu. Pour armure, les uns portent un petit bouclier rond, *parma*, un trident et un filet: ce sont les rétiaires, *retiarii*; les autres, une faux recourbée, un grand bouclier rond, *clipeus*, un casque surmonté d'une aigrette rouge, ou d'un poisson, pour cimier: ce sont les *mirmillones*, la plupart nos infortunés compatriotes. Les *laqueateurs*, *laquearii*, sont armés

du lacet avec lequel ils cherchent à s'étrangler mutuellement: ils n'ont pour arme défensive qu'un bouclier de cuir. Ceux que vous voyez armés d'une épée, le bras droit couvert de brassards peints en bleu, le gauche muni d'un *clypeus*, la tête chargée d'un casque ailé, peint en bleu, et dont le cimier reçoit une crinière rouge, sont les gladiateurs proprement dits, *gladiatores*. Les uns sont à pied, les autres à cheval.

Les *dimachaires* n'ont point d'armes défensives, point de boucliers, mais une épée à chaque main. Les *essédaires* combattent sur des chars traînés par des esclaves. Les *andabates* sont des malheureux qui ont les yeux bandés et qui combattent en aveugles. Ces différentes espèces de gladiateurs ne luttent pas toutes ensemble, mais fournissent successivement leur genre de combat particulier: la variété dans la manière dont la mort est donnée ou reçue multiplie les jouissances de ce peuple blasé.

Quel est ce bataillon qui se tient à l'écart, qui prélude au combat réel par des joutes simulées et promène sur l'amphithéâtre un regard tranquille? Reconnaissez les *auctorati*, gladiateurs qui ont vendu leur vie pour amuser le peuple par le spectacle de leur mort. Dans cette armée, prête à en venir aux mains, il y a des combattants qu'on appelle *sine missione*; pas un seul ne doit survivre au combat, vous les verrez tous mourir. On a soin d'indiquer dans le programme des jeux si le combat sera sans mission; c'est un moyen d'attirer la foule. Les trompettes ont retenti: la lutte est commencée. Les épées se croisent, les lances s'entre-choquent, le sang coule à flots; et cependant le peuple bondit de colère sur ses sièges: quelle en est la cause? C'est un gladiateur qui cherche toujours à frapper son adversaire à la tête.

Le misérable! il ne sait donc pas que telles blessures produisent ordinairement une mort instantanée; et quel plaisir y a-t-il à voir mourir un homme s'il ne souffre pas? Tuer un gladiateur du premier coup, c'est empiéter sur la volupté romaine. Cependant le combat s'anime; mais il ne s'échauffe pas encore au gré du peuple. Tout l'amphithéâtre se tient pour outragé, pour méprisé par des gladiateurs qui se tuent avec mollesse, et qui ne périssent pas avec gaieté. Une fureur désordonnée éclate contre ces malheureux; une horrible férocité anime tous les visages; des cris effroyables font trembler le Colisée. Les spectateurs, y compris les vestales, se lèvent, trépignent de rage, se livrent à des gestes si menaçants, si terribles, si convulsifs, qu'on les croit au moment de descendre dans l'arène pour déchirer eux-mêmes les tristes objets de leur ignoble courroux.

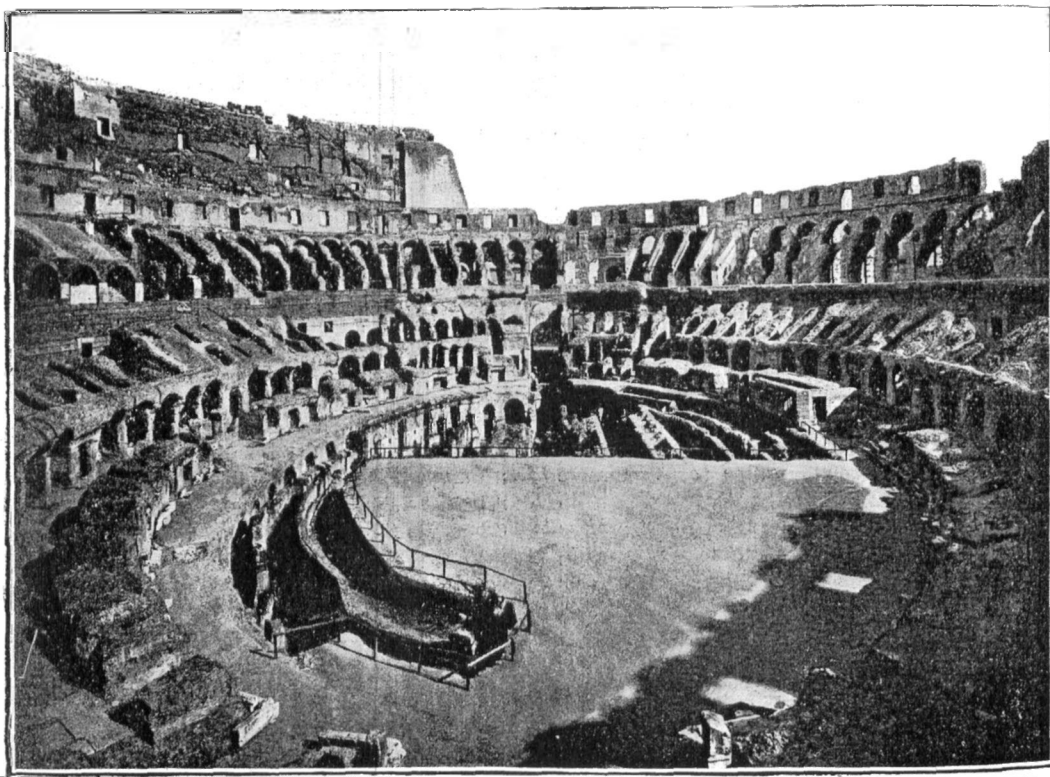
Mais voyez ces hommes qui s'élancent de l'extrémité de l'arène! Ce sont les marchands qui ont fourni la graisse gladitoriale; ils tombent à grands coups de lanières et de verges sur ce trou-

peau de timides combattants, et, employant même le feu, parviennent à les rendre un peu plus intrépides. Le peuple se venge de leur lâcheté en les condamnant presque tous : deux ou trois seulement reçoivent leur grâce, par le don d'une baguette et d'un bonnet d'affranchi. Vainement les autres essayent de rendre les armes et d'attendrir leurs juges ; la manière humble et tremblante dont ils implorent la vie ne fait que redoubler la haine allumée contre eux. Non seulement tous périssent (et pendant les jeux de Trajan il en périt dix mille), mais le peuple, dans l'emporte-

ment de sa férocité, craignant que quelque victime ne feigne la mort qui ne l'aurait pas atteint, ordonne de retourner les corps et d'émuusser de nouveaux glaives sur ces cadavres insensibles et sanglants.

Toutefois une longue péripétie a tenu les spectateurs en suspens et produit des émotions délicieuses. Avant le coup mortel, de graves blessures ont été reçues, et reçues avec grâce, suivant les règles obligées du combat.

A chaque plaie profonde, à chaque chute d'une victime, un cri part de tous les points de l'amphi-



(Cliché Vasari.)

### L'intérieur du Colisée.

théâtre : *Hoc habet! hoc habet!* « Il en tient! il en tient! » Et une joie infernale, satanique, illumine toutes les faces. Le malheureux tombé se relève, et, mettant un genou en terre, il demande humblement grâce de la vie; son vainqueur est là, promenant ses regards sur l'amphithéâtre pour chercher la sentence du peuple. Les pouces se lèvent, il est sauvé; les pouces s'abaissent, il est condamné, il va mourir; mais sa mort doit être pour les spectateurs une nouvelle et suprême jouissance.

Il faut que chaque victime renversée au pied de son adversaire, dans une chute dont l'art

même a dû dérober la honte, prenne l'extrémité du glaive que lui présente son vainqueur, tende la gorge et dirige elle-même la pointe homicide qui doit terminer sa vie. Une explosion de joie salue chaque exécution; elle part de tous les rangs, même de la loge des vestales. On voit ces vierges, *si douces et si modestes*, se lever à chaque coup, s'extasier toutes les fois que le vainqueur enfonce le glaive dans la gorge du vaincu, et compter par combien de blessures le gladiateur mourant arrose l'arène de son sang.

La trompette lugubre a sonné de nouveau, et la *porte des Morts* a donné passage à plusieurs

centaines de cadavres sanglants et mutilés. Pour la troisième fois, d'élégants esclaves ont retourné le sable de l'arène; le combat des hommes contre des hommes a cessé. Le peuple n'est pas satisfait; il lui faut de nouvelles jouissances, c'est-à-dire du sang, toujours du sang, mais du sang versé d'une autre manière : et il en aura. En attendant, voici un intermède propre à remuer les hideuses fibres de son âme qui seraient demeurées assoupies. Des esclaves richement vêtus apportent des réchauds remplis de charbons ardents. Le peuple

a lu le fait de Mutius Scævola, mais il ne l'a pas vu, et il veut le voir, parce qu'il y a dans ce spectacle une torture à savourer. Un malheureux, conduit par des prétoriens, est obligé d'étendre le poing sur ces brasiers. Pour le contraindre à cette horrible parodie, on l'a revêtu d'une robe soufrée, *tunica incendialis*, à laquelle deux bourreaux armés de torches se tiennent prêts à mettre le feu au moindre signe d'hésitation.

Pendant que le peuple respire cette fumée de chair humaine, on a terminé les préparatifs de la



(Cliché Vasari.)

L'intérieur du Colisée; les fouilles.

chasse. Des compagnies de *bestiaires* entrent par la porte occidentale du Colisée, tandis que sous la grande porte on voit s'avancer, conduites par un mécanisme invisible, des montagnes couvertes d'arbustes et de gazon. De leurs flancs, subitement entr'ouverts, s'élancent des ours, des lions, des panthères, des bisons. Le carnage recommence, le sang coule à grands flots, les applaudissements s'élèvent jusqu'à la frénésie. Bientôt, sur la poussière ensanglantée de l'arène, gisent pêle-mêle les animaux et les hommes. Tout est mort, excepté quelques ours des Alpes et quelques lions de Numidie, qui, prestés maîtres du champ de bataille,

se promènent à travers les cadavres, cherchant de nouvelles victimes. Ces terribles animaux sont enfin repus de sang et de chair humaine; ils sont couchés dans l'arène, achevant de ronger les os à moitié broyés de quelques bestiaires.

Pourquoi ne les fait-on pas rentrer dans les *carceres*? Ils doivent servir à un nouveau spectacle, qui fera trépigner de joie et rire vingt fois d'un rire convulsif, et le Sénat, et les vestales, et le peuple. Un esclave est poussé dans l'arène. Sur sa main étendue repose un œuf qu'il doit porter sans le laisser tomber et sans fermer la main, d'un bout de l'arène à l'autre. La crainte,

la pâleur, les angoisses du malheureux, les mouvements des lions, leurs sourds rugissements, excitent des sensations délicieuses dans tous les spectateurs, qui bondissent de joie si un coup de dent ou de griffe vient déchirer l'acteur infortuné de ce jeu cruel. Cependant la nuit approche, et le peuple impatient demande encore des *bestiaires* : il n'y en a plus ! Quoi ! le peuple romain restera sans plaisir et les lions sans pâture ? Non, l'empereur lui-même, Trajan, s'est fait le pourvoyeur du Colisée. Quel est ce trépignement de joie qui se manifeste sur tous les gradins de l'amphithéâtre ? Voyez ce centurion qui arrive précipitamment sur le *podium*, qui parle au préteur, à qui il remet une dépêche impériale. Il annonce l'arrivée d'Ignace, surnommé *Théophore*, l'évêque des chrétiens, que l'empereur envoie d'Orient pour être livré aux bêtes. Quel bonheur !

Ignace en effet était là. Comme il l'avait souhaité, l'heure était venue pour lui, le pur froment du Christ, de se laisser moudre sous la dent des bêtes. Sans arrêt auprès de ses amis de Rome, il fut directement conduit à l'amphithéâtre Flavien. Aucun de ses frères n'eut la peine de recueillir ses restes ; il ne demeura des saintes reliques que les os les plus durs.... Mais plusieurs encore, entre les glorieux martyrs de Jésus-Christ, sont morts sur cette arène : on cite Abdon et Sennen, Vit, Modeste et Crescence, Martine, Prisca et bien d'autres.

Témoin de la dispersion des Juifs, de la barbarie du peuple romain, de la persécution des chrétiens, le Colisée aux jours de sa splendeur est l'un des plus beaux monuments historiques que nous ait laissés le passé.

\* \*

Aux jours de sa détresse, il fut encore un éloquent témoin de l'histoire de Rome. La croix avait paru depuis cent ans au fronton du palais des Césars que la coutume des combats de gladiateurs n'avait point encore disparu, malgré les efforts de l'Eglise. Or, aux premières années du v<sup>e</sup> siècle, alors que régnait Honorius, la voix d'un moine porta à cette institution barbare le dernier coup. Le moine s'appelait Téliémaque ; au milieu du Colisée il éleva une éloquente protestation que, sur-le-champ, il paya de sa vie. Mais l'impression était produite, les combats de gladiateurs cessèrent. Un siècle après, les luttes de fauves disparurent à leur tour et le Colisée devint désert. D'ailleurs, comme le dit M<sup>sr</sup> Gerbet, à cette époque « Rome avec

sa campagne devient elle-même un amphithéâtre terrible, où les armées des empereurs, celle des Goths, celle des Lombards, se livrent une lutte que tous les peuples regardent. Bélisaire, Narsès, Vitigès, Totila, Agilulphe, furent des gladiateurs qui ne permettaient guère de songer aux éléphants de l'Inde et aux lions de l'Afrique. »

Cependant au milieu du délaissement profond où se trouvait réduit l'amphithéâtre Flavien un proverbe persistait : « Tant que le Colisée est debout, Rome demeure ; lorsqu'il tombera, Rome tombera aussi, et la chute de Rome sera celle du monde. » Or au x<sup>e</sup> siècle le grandiose monument faillit périr et la Ville fut alors bien menacée. Tandis qu'elle était mise à sac par les hordes de Robert Guiscard, le Colisée subissait de graves dommages. Mais, aux âges suivants, les Romains lui causèrent plus de mal que n'avaient fait les envahisseurs. Les Frangipani et les Annibaldi le fortifièrent successivement et de sanglants combats se livrèrent pour sa possession.

Quand vint le xiv<sup>e</sup> siècle, l'empereur d'Allemagne Henri VII fit don du Colisée au Sénat de Rome et le peuple vint assister aux tournois qui s'y déroulèrent. Puis on construisit un hôpital au milieu des murailles ébranlées et enfin arriva l'époque désastreuse entre toutes, pendant laquelle les Papes en tirèrent inépuisablement les matériaux des somptueux palais dont ils embellirent la Ville. Le palais de Venise, la Chancellerie, le palais Farnèse, le palais Barberini, les quais de la Ripetta furent construits avec les pierres arrachées au Colisée, transformé en carrière. Bien des Romains furent responsables de ces déprédations, mais par un jeu de mot qui a survécu, la justice populaire chargea surtout l'une de leurs puissantes familles : « Ce que n'ont pas fait les Barbares, dit le proverbe, les Barberini l'ont fait. »

Sixte-Quint voulut utiliser les vastes ruines qui demeuraient encore. Il projeta d'en faire une manufacture d'étoffes de laine ; les arcades devaient être converties en ateliers, les étages supérieurs en logements ouvriers. Mais Sixte-Quint mourut et Clément XI fit établir une fabrique de salpêtre au même lieu.

Enfin vint Benoît XIV qui, en 1741, défendit par Bref toute dégradation du Colisée. Pénétré de respect pour les martyrs dont le sang avait coulé sur ce sol il consacra l'amphithéâtre à leur sainte mémoire. En 1750 le

même Pontife érigea au même lieu un chemin de croix dont deux fois par semaine de pieuses confréries venaient suivre solennellement les quatorze stations. De ce fait, dit encore M<sup>sr</sup> Gerbet, « le Colisée est devenu presque un temple ; il est tout entier à la Croix, il en a la confrérie, il en a les processions et les cantiques, le vendredi il en a les stations, il l'a au centre de son arène, il l'a au cœur. Les stations des douleurs, disposées de distance en distance sur ce même terrain où tant de chrétiens ont été traînés devant le prétoire, dépouillés de leurs vêtements, flagellés, livrés aux dérision<sup>s</sup> du peuple, abreuvés d'ignominie, attachés à des poteaux, sont de tous les chemins de la croix, établis dans les différentes parties du monde catholique, celui qui reproduit le mieux la voie douloureuse, du Prétoire au Calvaire. »

Malheureusement ces emblèmes religieux ont disparu.

Après les restaurations accomplies par les Papes du xix<sup>e</sup> siècle, de Pie VII à Pie IX, le gouvernement italien a fait entreprendre des fouilles dans l'arène et les quatorze stations ont été démolies en 1874.

Une autre disparition avait marqué les débuts du nouveau régime, celle des espèces nombreuses de fleurs vivant parmi les ruines. On les accusait de nuire à la solidité de l'édifice et on les condamna sans rémission. Cependant cette flore avait son charme :

« Autour de nous, écrit un visiteur, des amas de fleurs s'étaient festonnés dans les joints des pierres ; les giroflées en feu parfumaient cette loge de paradis où nous succédions de si loin à la plèbe et aux femmes de Rome. Sur sa tige glauque, le fenouil jetait en abondance ses chevelures d'ondine ; une foule de plantules singulières, de fleurs vives et inconnues, envoyaient des distractions souriantes. La quantité de buissons, de pariétaires, d'orchidées, de saxifrages que nourrit le Colisée est moins surprenante encore que la rareté des espèces. Soit que cette masse dressée dans les airs intercepte au passage des germes errants, soit que la nature de ce sol artificiel tourné à toutes les expositions du jour ou que la composition des ciments qui ont lié les pierres aient favorisé des végétaux exotiques, toujours est-il que les botanistes ont dressé un herbier nombreux des sujets colosséens qu'on ne rencontre nulle part ailleurs sous le climat de Rome. Cette montagne des Flaviens possède sa flore, comme l'Hymette ou le mont Hybla. »

Donc aujourd'hui cela n'est plus ; mais dépouillé de son manteau multicolore, privé de ses symboles religieux, le colosse néanmoins demeure debout, « symbole populaire de l'éternité de Rome », stèle précieuse aussi où sont inscrites, le plus souvent en lettres de sang, les défaites fécondes du christianisme et la mémoire des agonies sans honneur où finit le monde païen.

---

## Le Saint-Père et l'Institut catholique de Paris.

---

Le Souverain Pontife a daigné adresser à M<sup>sr</sup> le Recteur de l'Institut catholique de Paris la précieuse lettre que voici :

*A Notre Cher Fils Louis Péchenard, proto-notaire apostolique, recteur de l'Institut catholique de Paris.*

PIE X, PAPE.

CHER FILS,

SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

Ce fut la pratique constante de l'Église de cultiver et de protéger soigneusement les études scientifiques, non seulement dans les sciences sacrées, dont elle s'est naturellement occupée

par-dessus tout, mais encore dans toutes les autres sciences, attendu que celles-ci apportent aux premières un puissant concours. Étroit, en effet, est le lien qui les unit et les rattache les unes aux autres, puisqu'elles viennent de Dieu, le Seigneur des Sciences, d'où découlent nécessairement, comme de leur unique source, toutes les vérités.

Certes, Nos prédécesseurs ont toujours regardé comme l'une des fonctions de leur charge apostolique de favoriser, autant qu'ils le pouvaient, l'instruction sous toutes ses formes ; et ce n'est pas le moindre titre de gloire des Pontifes romains d'avoir créé, au moyen âge, et d'avoir enrichi et comblé de